

Le quotidien à la croisée de la musique

Jeanne et le garçon formidable de O. Ducastel et J. Martineau

Réal La Rochelle

Numéro 96, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24933ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

La Rochelle, R. (1999). Compte rendu de [Le quotidien à la croisée de la musique / *Jeanne et le garçon formidable* de O. Ducastel et J. Martineau]. *24 images*, (96), 52-52.

LE QUOTIDIEN À LA CROISÉE DE LA MUSIQUE

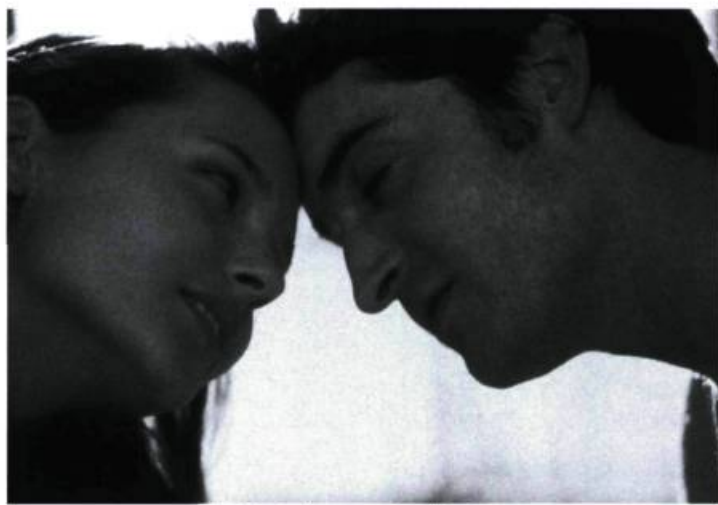
PAR RÉAL LA ROCHELLE

Les coïncidences sont de temps en temps étonnantes. Les hasards seraient-ils quelquefois magiques? Arrivent en même temps, en tout cas, deux films français «fin de siècle» plutôt inattendus: *On connaît la chanson* ainsi que *Jeanne et le garçon formidable*. Deux comédies dramatiques «en-chanté» et en musique, films hors genre évoquant et célébrant l'archaïque domaine de la comédie musicale ou du *musical*.

Ce doublé est d'autant plus surprenant qu'Alain Resnais, utilisateur passionné de musique, est un grand admirateur de Jacques Demy. Justement, le scénariste Jacques Martineau de *Jeanne* explique avoir tiré son sujet d'un projet «sur l'amour des films de Jacques Demy et de la musique»¹. De surcroît, *Jeanne et le garçon formidable* donne un de ses premiers rôles à Mathieu Demy, fils du célèbre géniteur du *musical* à la française.

Cette étonnante réalisation d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau (également scénariste et parolier) ressemble à la fois à un mémorial et à un manifeste pour la continuation du film musical. Cela ne l'empêche pas d'être original et à mille lieues de la nostalgie, de la contemplation passéiste. Au contraire, *Jeanne et le garçon formidable* aborde de front les thématiques d'actualité comme le sida et la douleur d'être immigré en France. Sans compter l'amour dépourvu d'illusions, celui qui poursuit «un idéal de cœur en cœur, de lit en lit» (comme le chante Jeanne), ou encore le mode de vie à crédit, les petits métiers qui se conjuguent et se pratiquent sur la mélodie de la résignation: plombier, vendeuse de bouquins, militaire professionnel.

Voilà des leitmotiv très éloignés du sirupeux et du *happy end*, entrelacés dans une grande histoire d'amour fou entre Jeanne et Olivier, qui se termine néanmoins dans l'abandon, la douleur et la mort. S'il y a une



Virginie Ledoyen et Mathieu Demy.
Entre grâce et gravité.

trace, un esprit, qui lie ce film à Resnais et à Demy, c'est bien que «l'humour est la politesse du désespoir», ou encore que la musique ne fait que sublimer et «dé-réaliser» un monde profondément noir et tragique.

Dans le *musical*, souvent la beauté et la fantaisie ne sont qu'un mode d'expression particulier d'une réalité brutale. À l'image du sida: comme le laisse entendre *La java du séropo*, l'infection a l'air d'un mythe avant de sculpter crûment les ravages de la mort. Les réalisateurs ont magnifiquement compris cet équilibre fragile du *musical* entre des formes sublimées et les propos dramatiques. Ils se servent d'une très habile écriture par laquelle, en accord avec la musique de Philippe Miller, ils savent être à la fois ultrasensibles et distancés, humoristiques et tristes. Utiliser une telle palette n'est pas sans évoquer, au-delà de Jacques Demy, la touche d'un Vincente Minnelli.

Ainsi, dans la grâce et la gravité, l'apparente insouciance et une sorte de terreur, défilent les formes et les rythmes ironiques de la techno des immigrés qui «ramassent les ordures», ou encore la valse argentine, le tango et la java. Cette dernière, au moyen de ses joliessees mêmes, sait dénoncer le triste sort des drogués sidéens:

*C'est la faute à Pasqua
C'est la faute à Cresson
C'est la faute à l'État
C'est la faute aux
prisons...*

*Quand un tox crève
Ça fait pas sensation.*

C'est un des miracles du film musical, et son vrai génie lorsqu'il maîtrise par de solides cinéastes, que d'être en mesure de lier la parole quotidienne et le geste simple à la magie de la musique, de s'empourprer de chants et de danses. Le *musical* devient alors un pur fait cinématographique, proche de la création expérimentale, voire surréaliste. Le banal explose, se transforme.

Jeanne et le garçon formidable arrive constamment à se hisser jusqu'à ce pilier magique où l'actualité mélancolique, sinon morbide, prend les couleurs mélodiques de la vie qui «réserve des surprises», d'«un tango du malaise», d'«un dimanche au lit» ou d'«une ballade à Montmartre».

Dans cette foulée, le Paris du sida et de la loi Pasqua anti-immigrés redevient, le temps d'une mélodie, celui dont la jeunesse fait un brin reculer la désespérance et la mort. De même, avant l'Allemagne hitlérienne, Kurt Weill a rêvé que l'actualité se transforme en opéra. *Jeanne et le garçon formidable*, film éblouissant, métamorphose musicalement une sorte de magazine télévisé de France 2. Pourquoi s'est-on si longtemps entêté à prétendre que le *musical* était un genre superficiel et léger? ■

1. Tiré de la *Lettre d'UnifranceFilm* de février 1998.

JEANNE ET LE GARÇON FORMIDABLE

France 1998. Ré.: Oliver Ducastel. Scé. et chansons: Jacques Martineau. Ph.: Mathieu Poirat-Delpech. Mont.: Sabine Mamou. Mus.: Philippe Miller. Int.: Virginie Ledoyen, Mathieu Demy, Jacques Bonnaffé, Valérie Bonneton, Frédéric Gorny, Denis Podalydès. 98 minutes. Couleur. Dist.: France Film.